

Tout notre dossier sur lavenir.net



A 18 ans tombe le couperet : c'est la fin de l'aide à la Jeunesse. Pour se préparer à cette nouvelle « indépendance », les jeunes suivis par les services d'aide à la Jeunesse peuvent partir vivre en appartement supervisé dès l'âge de 16 ans, et y apprendre à vivre en autonomie. Dans le langage administratif, on les désigne par « code 9 ». Un challenge sans garantie de succès...

Comment ces ados, qui n'ont pas tous demandé à vivre seul, deviennent-ils acteurs de leur vie ? Comment sont-ils accompagnés et préparés à gérer leur budget et leur liberté ? Comment trouvent-ils un réseau social positif, un rythme, un bien-être ?

De nombreuses questions, auxquelles nous avons répondu depuis mardi, et jusqu'à ce samedi. Avec, au fil des jours, les témoignages de Noredine, Cindy, Amélie et Thomas. Ils racontent, chacun à leur façon, une transition vers l'autonomie haute en couleurs, riches en émotions et rebondissements.

Cette série est signée par Sophie de Brabandere, Gaëtane Mangez et Olivier Standaert. C'est grâce à une bourse du Fonds pour le journalisme (Communauté française) qu'ils ont pu mener ce travail, que vous pourrez retrouver sur lavenir.net. ■

LUNDI

Courrier des lecteurs, interpellations... Les réactions à notre dossier.

« J'ai remarqué que c'est en faisant des conneries que j'obtenais ce que je voulais. Je me suis dit "continue" ... » Nouredine

16 « À 16 ans, on croit qu'on peut tout faire parce qu'on habite seul, mais non »

Le « Code 9 » désigne les jeunes vivant en autonomie



Noredine : « J'ai foutu bordel sur bordel »

Noredine aura baladé ses affaires et son passé dans 14 centres différents...

L'autonomie fut pour lui une solution par défaut.

● Olivier STANDAERT et Gaëtane MANGEZ

L'angélisme incarné : sourire timide et poli, bouille joufflue hésitant encore entre enfance et adolescence, Noredine (prénom d'emprunt) parle tranquillement de son passé. Tout l'art des apparences. Car le récit de sa vie, du haut de ses 16 ans, est tout sauf celui d'un ange. Son étape en autonomie supervisée, dans un studio de quelques mètres carrés qu'il occupe seul en Brabant wallon, ne l'est pas davantage. Avant de choisir une mise en autonomie avec l'aide du Traversier (Nivelles), sa dernière institution, Noredine aura sillonné le pays de home en home, de Libramont à Bruxelles en passant par Charleroi. Bilan, quatorze institutions en plus ou moins deux ans. Certaines fois, il n'y reste pas plus de deux semaines. Quatorze départs, quatorze chambres différentes, quatorze fois reprendre ses affaires et recommencer à zéro. Dans l'intervalle, quelques chaises brisées, beaucoup d'éclats de voix. Chaque fois, le parcours scolaire en prend un coup. « J'aimais bien l'école hôtelière, j'ai suivi les cours pendant trois ans, mais je devais chaque fois arrêter à cause de mes changements de centre. Avant d'habiter seul ici, mon papa de famille d'accueil a téléphoné à tout le bottin téléphonique des centres pour me trouver où loger. Peu avant, j'avais pris mon scooter et je m'étais enfui de chez ma tante et mon oncle. J'habitais chez eux depuis quelques mois, mais la vie y était impossible. Ici, j'ai plus de liberté, j'ai



Quatorze institutions en plus ou moins deux ans. Parfois, Noredine n'y reste pas plus de deux semaines.

Reporters

dit qu'elle n'avait plus de solution pour moi. Je suis donc allé vivre chez ma tante, avant de partir et d'atterrir ici, en autonomie ». Pour y faire quoi ? « Ici je fais ma cuisine, mes courses, je bosse chez Oxfam. Je ne suis pas encore retourné à l'école mais j'y réfléchis. La seule chose qui coince encore, c'est la solitude et le cannabis. Si je descends dans la rue, je peux trouver du cannabis en deux minutes. Avant je fumais toute la journée, mais je me suis calmé », assure-t-il d'un léger sourire. « Je limite à un ou deux joints par jour ».

C'est à cause de cette dépendance que son éducateur, qui passe lui rendre visite chaque semaine, ne lui confie pas tout son argent du mois d'un seul coup. C'est plus une « autonomie par défaut » qu'une réelle indépendance, explique-t-il d'ailleurs. Noredine s'en accommode. « Je dois rapporter les preuves de mes achats. La semaine passée, j'ai reçu 42 euros, et puis j'ai rapporté les tickets. Parfois, on fait aussi les courses ensemble ».

Pour Noredine, la page « autonomie » n'aura pas duré longtemps. Au bout de quelques mois, la sonnette de son studio résonne dans le vide. Noredine s'en est retourné d'urgence dans un centre d'aide pour la santé mentale. Le pari était risqué, personne ne l'ignorait parmi ceux qui le suivaient. « À 16 ans, on croit qu'on peut tout faire parce qu'on habite seul, mais non. La solitude devient trop lourde, et tu pètes un plomb. L'argent que tu reçois, tu le dépenses pour acheter des joints. Tu débutes une chaîne sans fin. À la fin, on te vire, parce que l'argent de la Communauté française ne sert pas à ça. Voilà. »

L'angélisme de Noredine n'était que de façade. Mais il n'empêchait ni la sincérité, ni la lucidité quant aux problèmes qu'il voilait derrière ses boucles noires et ses sourires amusés : « tous les trucs que j'ai faits, c'est ma faute, je sais. Mais j'ai connu des circonstances que tout le monde n'a pas connues... » ■

« L'argent que tu reçois, tu le dépenses pour des joints. Tu débutes une chaîne sans fin. À la fin, on te vire, parce que l'argent de la Communauté française ne sert pas à ça. Voilà. »

mon chez moi », raconte Noredine. Par la fenêtre, il jette un œil songeur sur la grisaille humide du matin et l'arrière-cuisine du resto jouxtant son studio. « J'aurais pu ne faire qu'un seul centre dans ma vie, et rester au même endroit. Mon grand frère m'a dit un jour qu'en foutant le bordel, je serais assuré de partir. Lui aussi, il a fait plein de centres. Quand il m'a dit ça, j'ai eu envie de retourner vivre chez ma mère. Je ne l'avais plus vue depuis ma naissance, ou presque.

Alors j'ai foutu le bordel. Bordel sur bordel. Peu après, ma mère est décédée et là j'ai encore plus pété les plombs. J'ai piqué des grosses crises dans ma famille d'accueil, que je voyais les week-ends.

En deux ans, j'ai perdu ma mère et un frère. C'est lourd. Mais j'ai remarqué que c'est en faisant des conneries que j'obtenais ce que je voulais, donc je me suis dit "continue". Si j'avais été irréprochable, on m'aurait gardé en centre jusqu'à mes 18 ans. Ma juge m'a

La solitude, l'ombre de l'autonomie

Le réseau social est un élément clé dans la réussite d'une mise en autonomie. Et la chape de la solitude un bien lourd fardeau...

Les jeunes qui entament un chemin en autonomie ont en général un réseau social très désstructuré : décrochage scolaire, famille absente ou toxique, pas de

club de sport ou de mouvement de jeunesse. « S'ils avaient ce réseau, on ne choisirait pas de les placer en autonomie. Une telle mesure est toujours l'ultime solution, après avoir prioritairement tenté un travail en famille », explique Christine Masse, éducatrice au Chanmurly Nord (Liège). Dans le cas de Noredine, c'est bel et bien une mise en autonomie faute d'autre solution. « La solitude est une des premières difficultés affrontées par ces jeunes, souvent sous-estimée. Pour qu'une autonomie fonctionne, il faut que l'ado parvienne à s'accrocher à quelque chose »



« Pour que ça marche, il faut que l'ado s'accroche à quelque chose »

chose, comme un contrat d'apprentissage ou un job. On essaie de les accrocher à toute personne susceptible de créer un lien, du parent proche à l'ex-instituteur ou éducateur », poursuit Christine Masse. Ceux qui ont un long passé en institution ont souvent un réseau tenu, limité à leur cadre de vie. Ils sont aussi, en général, moins débrouillards que les jeunes provenant directement de leur famille. « Il faut alors tout apprendre en quelques mois, se créer un nouveau milieu de vie avant d'atteindre la majorité », conclut Christine Masse. ■